



VOL. IV.—No. 3.

MONTREAL, JEUDI, 16 JANVIER, 1873.

ABONNEMENT, \$3 00
PAR NUMERO, 7 CENTES.

A TRAVERS LE TIMES.

La Vicomtesse Beaconsfield, épouse de M. Disraëli, le chef des Tories, est morte le 15 décembre, à l'âge de 83 ans. Ce triste événement a été commenté par toute la presse anglaise, et à bon droit. Adversaires et partisans, tous se sont plus à rendre hommage au mérite de l'illustre défunte et à exprimer la plus vive sympathie au non moins illustre homme d'état. La mort d'un mari, d'une épouse, est toujours un grand deuil. Dans le cas de M. Disraëli, la mort a eu un plus grand retentissement. Le mariage de M. Disraëli, la longue suite d'années heureuses dont il a été la cause et pour lui et pour sa digne épouse, constituent un fait particulier qui a une énorme portée au point de vue de l'étude des mœurs anglaises.

M. Disraëli était pauvre et homme de lettres. Il est d'extraction plébéienne et rien ne faisait prévoir ou pressentir la grandeur du rôle qu'il joua plus tard. Son mariage changea sa position et assura son avenir. Il épousa une femme riche et distinguée. Elle le laissa maître de sa fortune; il en fut noblement reconnaissant et il s'appliqua à faire son bonheur. Leur vie commune fut un modèle de tous les attrait, de toutes les affections et de toutes les vertus d'un ménage parfait. Il ne fit servir la fortune de sa noble femme qu'au soulagement des pauvres, qu'à l'honneur de sa femme et à son avancement politique auquel elle portait un intérêt tout personnel.

Elle eut, avant de mourir, l'immense bonheur de le voir arriver au premier rang et accomplir à son égard le plus grand acte de reconnaissance chevaleresque. La Reine offrit à Disraëli, à sa sortie du pouvoir, un haut titre de noblesse et d'honneur; il refusa la faveur royale pour lui, mais la demanda pour sa femme, et c'est ainsi qu'elle fut créée Vicomtesse de Beaconsfield. C'était le couronnement d'une belle vie d'amour, de fidélité et de dévouement pour une femme à qui il devait tant. Aussi, le Times a-t-il bien raison de terminer un article plein de sympathie émue sur la mort de madame Disraëli par ces remarquables paroles: "L'histoire de la carrière publique de M. Disraëli a été l'objet de vives discussions et le sera encore longtemps; mais on se rappellera toujours de son histoire privée comme d'un bel épisode dans sa vie politique."

La Vicomtesse de Beaconsfield a été enterrée le 19 décembre. Rien de plus imposant que ces funérailles. Le temps était sombre et pluvieux, les chemins dans un état abominable. Les restes de madame Disraëli n'étaient suivis que de son mari, de quelques amis intimes, des fermiers du domaine de Hughenden et des serviteurs de la maison. Elle avait demandé des obsèques simples et modestes. Grand nombre d'amis politiques, de lords et de grands avaient demandé d'assister aux funérailles. Tous furent impitoyablement refusés. M. Disraëli ne voulait se repaître de sa douleur qu'en présence de ceux qui avaient été les témoins journaliers de son bonheur. Il suivit à pieds et tête nue, par une pluie battante, le corbillard contenant les dépouilles de sa femme. Elle fut déposée dans le caveau de la famille, dans la chapelle de Hughenden; le caveau est petit et ne peut contenir que quatre cercueils. Trois places sont déjà occupées; la quatrième, à côté de madame Disraëli, est vacante et attend son mari, qui veut dormir du dernier sommeil à côté de son épouse.

Tout cela est simple, tout cela est grand. L'exemple de telles vertus domestiques, d'un si noble culte des morts, est salutaire toujours et dans toutes les circonstances; mais quand il vient de si haut et de pareils hommes, il a quelque chose de particulièrement touchant et qui reste.

Une majorité de 490 contre 201 a mis de côté les pétitions

demandant une dissolution de la Chambre française. On regarde généralement ce vote comme le triomphe du parti de l'ordre contre le parti du désordre. Le Times en est mécontent. Pourquoi? Il avait quelques jours auparavant écrit un vigoureux article en faveur d'une dissolution. Il s'appuyait et sur sa haine de la France et sur les idées constitutionnelles reçues en Angleterre. Suivant lui, il y a désaccord entre M. Thiers et la Droite. Le pays est avec M. Thiers ou avec la Droite; dans le premier cas, M. Thiers doit demander la dissolution; dans le second cas, M. Thiers devrait résigner. Cette théorie est fort belle pour un pays formé depuis des siècles à la pratique constitutionnelle. La France n'est pas encore mûre pour un pareil système. Elle est trop travaillée en mille sens contraires par des partis trop forts pour pouvoir paisiblement s'essayer à ce genre de liberté. Elle est absolument comme l'Angleterre au lendemain de sa révolution de 1688.

Au reste le Times se fait corriger par son correspondant parisien, qui apprécie ainsi qu'il suit la force de la Droite, telle qu'elle est ressortie du débat sur la dissolution: "Le débat a montré de quel côté de la Chambre se trouve le véritable talent. Le duc d'Audiffret-Pasquier est aussi supérieur à Gambetta comme chef parlementaire qu'il le distance comme orateur: on peut nommer, parmi ceux qui le suivent, un nombre assez considérable d'hommes avec lesquels la Gauche ne peut rivaliser. Ces hommes ont jusqu'ici joué un rôle effacé à cause de leurs convictions monarchiques et de leurs obligations de partisans dynastiques. Ils se sont aujourd'hui faits à l'idée qu'il faut maintenant gouverner le pays constitutionnellement sans un monarque; ils songent sérieusement à découvrir une forme de gouvernement au moyen de laquelle le pays peut être administré par ceux que leur position sociale et leur éducation rendent les plus aptes à cela; vous verrez donc désormais la majorité déployer plus d'intelligence, plus d'union et plus de stratégie parlementaire qu'elle n'en a montré auparavant."

On bataille en Angleterre. Conservateurs et libéraux se livrent à des luttes pacifiques et d'autant moins dangereuses que les adversaires ne se rencontrent qu'à grande distance de lieu et de temps. Tantôt, c'est un noble tory qui, au milieu de ses sens et sans contradicteur, prouve clairement, à ceux qui l'approuvent sans le comprendre, que les libéraux et le gouvernement de Gladstone conduisent l'Angleterre à sa ruine morale et matérielle. Une semaine après, un ami ou un membre du Cabinet Gladstone démontre, devant un auditoire également préparé et également intelligent, que les tories, s'ils arrivaient au pouvoir, causeraient la ruine morale et matérielle de l'Angleterre. Où est le vrai entre ces deux affirmations contradictoires? Le Times, malgré son penchant libéral, se dit bien en peine de le dire. Il a, néanmoins, un moyen assez ingénieux de se tirer d'embarras. Il demande à chacun des deux partis de recourir à une autre tactique plus satisfaisante pour le peuple anglais: que les deux partis cessent de se vilipender réciproquement; qu'au lieu de proclamer le mal que l'un fait et que l'autre ferait, ils disent et prouvent tous deux le bien qu'ils peuvent faire. C'est bien rationnel, mais ce ne serait plus l'usage constitutionnel. Le parti qui est en haut de l'échelle trouve et doit trouver que tout est bien sur la meilleure des échelles possibles; le parti qui ne fait qu'empoigner le premier barreau du bas de l'échelle trouve que tout serait mieux, même parfait, s'il était au barreau d'en haut. L'histoire est bien vieille, mais elle est encore la même un peu partout.

J. A. MONTREAU.

UN FAUX RÉEL.

LES AVENTURES D'UNE PRINCESSE.

En 1846, un polonais d'une naissance illustre, doué de tous les dons de la nature, aimé de ses compatriotes, et respecté pour ses talents, ses connaissances, son patriotisme et surtout pour son dévouement au salut de la Pologne, avait encouru la haine de Nicolas, Czar de la Russie, et devait, comme bien d'autres malheureuses victimes, aller bientôt grossir le nombre de ceux que la malice, l'envie, la vengeance et les caprices de l'empereur avaient envoyés dans les déserts de la Sibirie. Averti à temps par une fille d'honneur de la Czarine, dont le fiancé appartenait à la famille de cet illustre personnage, le comte Ludwig Pulasky, tel était son nom, se déguisa et s'évade. Par des chemins détournés, il réussit à tromper la gendarmerie qui était à ses trousses, et après mille difficultés il parvint enfin à mettre le pied sur le territoire de la France. Deux mois plus tard, il passait dans l'Ouest où je fis sa connaissance. Il allait à la Nouvelle-Orléans rejoindre un ami qui tenait une grande maison de commerce. Le Grand Duc Alexis, un des fils du présent Czar de la Russie, auquel toutes les villes de l'Amérique s'empressaient, l'an dernier, de faire les honneurs de l'hospitalité, et devant lequel chacun se faisait une gloire de plier le genou, se trouvait dans le mois de février à la Nouvelle-Orléans. La réputation que le comte Ludwig Pulasky s'était acquise dans le Sud par son éloquence et ses écrits parvint aux oreilles du Grand Duc. De suite, il prend des informations sur son compte, étudie son histoire, s'intéresse à son sort, et trois mois après, par son intermédiaire, l'exilé polonais voit devant lui s'ouvrir les portes de sa ville natale et reçoit en même temps l'ordre de rentrer dans la possession de ses biens qui avaient été confisqués.

Ludwig Pulasky, maintenant heureux et riche, accompagné de son épouse, une jolie créole de la Louisiane, ne voulut point retourner dans ses foyers sans revoir et remercier ses amis de l'Ouest qui lui avaient autrefois tendu la main pour l'aider à accomplir son trajet. Dans les recherches historiques qu'il fit pendant son séjour à la Nouvelle-Orléans, il découvrit dans les registres d'une ancienne famille russe le fait suivant que je m'empresse de rapporter afin de rectifier quelques erreurs qui se sont glissées dans un journal qui l'avait mutilé en le publiant. Le voici:

Au commencement du siècle dernier, un vieil émigrant allemand, âgé de soixante-et-dix ans, accompagné de sa fille, jeune et belle, vint s'établir dans la Louisiane. La beauté, l'éducation et les nobles qualités de cœur de cette jeune personne ne tardèrent point à attirer sur elle les regards de la bourgeoisie louisianaise: mais sa conduite modeste et sa vie retirée eurent l'effet d'empêcher l'élite de la société de la voir briller au milieu d'elle. Cependant, un officier de la colonie du nom de Frédéric Dauband, sut si bien gagner les bonnes grâces du père qu'il lui fut permis de partager le même toit et de s'asseoir à son foyer. Cet officier avait vécu dans la Russie et connaissait la famille impériale. Il ne fut pas longtemps à découvrir que cette jeune fille avait tous les traits et la ressemblance de la femme du Czarowitz Alexis, fils de Pierre le Grand. Chaque jour le convainquait que cette jeune personne n'était rien moins qu'une princesse, et selon l'ordre établi, la future Czarine de la Russie. Un jour, il résolut de lui faire part de ses convictions à ce sujet. Cette jeune femme trop noble pour user de subterfuge et trop franche pour mentir, se renferma dans un profond silence et se contenta de laisser couler de grosses larmes sur ses joues devenues pâles par le souvenir du passé; et Dauband ne sut rien.

L'histoire de cette princesse est triste et digne d'être relatée. Issue d'une famille puissante et noble, et avec cela belle-sœur de l'empereur Charles VI, son mari le Czarowitz Alexis la traitait avec la plus grande brutalité, et à ses yeux elle n'était rien moins qu'une vile esclave. En plus d'une occasion il attenta à ses jours, et une fois en outre il résolut de s'en débarrasser par le poison. Il voulut la faire mourir de la même mort dont il est mort lui-même de la main de son père. Un jour, que la princesse était confinée dans sa chambre par une indisposition très-déliée et sérieuse, une femme de chambre qu'il avait gagnée par son or, mêla du poison dans son breuvage. Comme elle entra dans l'appartement de la malade pour lui porter la potion qu'elle avait préparée, elle fut tellement atterrée par la beauté, la douceur et l'air souriant de la noble dame qu'elle laissa tomber le vase qu'elle tenait à la main, et se jetant à genoux aux pieds de la princesse, lui avoua le crime qu'elle avait eu l'intention de commettre. Dès ce moment, elle prit la résolution de sacrifier ses jours pour sauver ceux de la Cza-